

## PARTICULES À EMPLOI “MÉTRIQUE” SELON DENYS LE THRACE

YVES DUHOUX

Université Catholique de Louvain

La première grammaire grecque connue, celle attribuée à Denys le Thrace ( $\pm 170 - \pm 90$  avant notre ère), énumère 17 mots qu’il définit comme des particules utilisées pour des raisons métriques ou esthétiques. L’article que voici en examine huit ( $\alpha\tilde{\nu}$ ,  $\gamma\epsilon$ ,  $\delta\eta$ ,  $\delta\eta\tau\alpha$ ,  $\mu\eta\tilde{\nu}$ ,  $\nu\upsilon[v]$ ,  $\omicron\upsilon\tilde{\nu}$  et  $\tau\omicron\iota$ ), en vue de déterminer si leur usage est, ou non, lié à des raisons «métriques». La méthode utilisée est une comparaison de leurs emplois dans des oeuvres en vers ~ en prose. L’étude montre que seules, trois particules vérifient la doctrine de Denys ( $\delta\eta\tau\alpha$ ,  $\nu\upsilon[v]$ ,  $\tau\omicron\iota$ ). Pour les autres, la fréquence varie généralement d’auteur à auteur, indépendamment du caractère versifié ou prosaïque des textes, ou est presque toujours plus grande en prose qu’en vers ( $\omicron\upsilon\tilde{\nu}$ ). Le nombre de particules plus fréquentes en vers est le plus élevé dans les comparaisons entre les épopées (hellénistique mais surtout homérique) et la prose postclassique. Les compétences de Denys semblent donc ancrées, en poésie, dans l’épopée homérique (ce qui est conforme à ce que l’on savait), et en prose, dans les usages de l’époque postclassique (ce qui est inattendu).

### 1. Généralités

Traiter des particules grecques n’est généralement pas facile. En effet, elles suscitent une quantité peu commune de problèmes d’interprétation textuelle. De plus, leurs conditions générales d’emploi sont loin d’avoir été toutes élucidées, quoiqu’elles aient fait l’objet d’études de grande qualité. Il existe enfin à leur propos bien des idées reçues qui se révèlent fausses à l’examen. Ainsi, j’ai pu montrer que Platon n’a pas l’abondance exceptionnelle de particules que tout le monde lui prête: Aristote ou Xénophon, par exemple, en ont plus que lui (Duhoux 1997a, 1998).

Les ressources de l'informatique actuelle rendent toutefois nettement plus facile les études d'ensemble du dossier des particules. C'est à l'illustration de ce progrès que je voudrais consacrer le présent article, qui tentera de répondre à la question suivante: le grammairien ancien Denys le Thrace a-t-il raison de considérer une série de particules grecques comme employées pour des raisons «métriques»?

## 2. Définition des particules

Bien des travaux consacrés aux particules grecques ne prennent même pas la peine de les définir, et lorsqu'ils le font, les définitions sont très diverses<sup>1</sup>. Je commence donc par donner ci-dessous celle que j'ai formulée pour mon propre compte (Duhoux 1997b, §2), à savoir que les particules grecques sont «un ensemble hétérogène de mots invariables dont la fonction est de spécifier:

- (a) une liaison entre deux éléments de même niveau hiérarchique (ainsi, *καί*, “et”) – ce sont les “conjonctions de coordination”;
- (b) l'intonation de tout ou partie du discours (ainsi, *ἤ*, dont une des fonctions est de souligner le caractère interrogatif de ce qui suit) – ce sont les “intonateurs”;
- (c) le degré de réalité prêté à un élément du discours – ces particules peuvent notamment indiquer que la portée d'un élément doit être augmentée ou diminuée (ainsi, *γε*, à valeur intensive ou restrictive) – ce sont les “modalisateurs”.

Comme les adverbes, les particules sont invariables, mais elles diffèrent d'eux en ceci qu'elles ne peuvent pas être employées de façon autonome: elles doivent obligatoirement être utilisées avec d'autres mots, alors qu'un adverbe peut, à lui seul, constituer un énoncé (ainsi, *Καλῶς*, ‘Bien’)<sup>2</sup>».

## 3. Particules utilisées pour raisons “métriques” selon Denys le Thrace

3.1. Le grammairien alexandrin Denys le Thrace (± 170 - ± 90) occupe une place de choix dans l'histoire de la linguistique, puisqu'il passe pour être

<sup>1</sup> Voir un état de la question dans Redondo Moyano. Sur l'ensemble des mots non flexionnels du grec, voir Adrados 1992, pp. 681-749.

<sup>2</sup> Ceci explique que je ne considère *pas* comme des particules les négations *οὐ* et *μή*, qui peuvent toujours constituer un énoncé à elles seules. En revanche, constituent des particules un certain nombre de mots formés par la réunion d'une négation et d'une particule (*οὐδέ* / *μηδέ*, etc.).

l'auteur de la première grammaire grecque qui nous soit connue, la Τέχνη γραμματική<sup>3</sup>. Dans cet opuscule, il décrit comme "explétives" (παραπληρωματικοί: littéralement "qui complètent") un groupe de particules (Denys leur donne le nom générique de "conjonctions", σύνδεσμος) employées d'après lui pour des raisons métriques ou esthétiques (ὅσοι μέτρον ἢ κόσμου ἔνεκεν παραλαμβάνονται, "qu'on emploie pour le mètre ou pour l'ornement"<sup>4</sup>). Elles sont, selon lui, les suivantes (je les classe par ordre alphabétique): ἄν, ἄρ, αὖ, γε, δή, δῆτα, θήν, κεν, μήν, νύ, νῦν, οὖν, πέρ, ποῦ, πώ, ῥα et τοι.

3.2. Si vénérable que soit cette liste, elle ne doit pas cependant être automatiquement prise pour argent comptant.

La première question à poser concerne son caractère véritablement "explétif". Pour Denys, comme l'indique Lallot 1998, pp. 252-253, la notion de particules "explétives" implique "une fonction de remplissage. Ce sont de petits mots, presque toujours monosyllabiques, souvent enclitiques, dont le sens, aux yeux des anciens, paraissait soit inexistant..., soit, lorsqu'il existe, trop divers pour motiver une dénomination commune comparable à celle des autres classes de conjonctions... Dans un cas comme dans l'autre, ce qui, somme toute, apparaît comme la caractéristique la mieux partagée de cette classe, c'est l'emploi pléonastique dans lequel le sens est nul ou évanescent: la conjonction est alors un simple bouche-trou, qui 'remplit'... ou encore 'empêche de bâiller'... l'expression... – fonction de nature esthétique, qu'elle soit métrique (remplir la mesure) ou ornementale (euphonie), et strictement limitée au signifiant."

Il est, d'emblée, manifeste que la classification de Denys ne convient pas à chacun des 17 mots qu'il énumère. Je me limite à deux exemples, ἄν et κεν. Je considère ces termes comme particules modalisatrices (§ 2) : leur fonction est d'indiquer que la modalité du verbe qu'elles qualifient n'est pas le factuel (Duhoux 2000, §144). Denys a donc tort de les ranger parmi les "explétives" – son embarras à leur propos est d'ailleurs manifeste, puisqu'il

<sup>3</sup> Sur la datation et l'authenticité de la Τέχνη γραμματική, voir Lallot 1998; Swiggers-Wouters 1995, 1998.

<sup>4</sup> D 20.24-26. Je cite le grec d'après l'édition de G. Uhlig reproduite par Lallot 1998. Sur ce passage, voir Lallot 1998, pp. 66-67, 252-254; Ruijgh 1971, pp. 66-71. Dans ce qui suit, les traductions françaises de Denys seront toujours reprises à Lallot 1998.

les présente quelques lignes plus haut dans sa *Grammaire* comme conjonctions “copulatives” (D 20.7-8).

Le but de cet article n'étant pas de discuter du caractère “explétif” de chacun des mots présentés comme tels par Denys, je n'entre pas dans davantage de détails. Il suffira d'indiquer que, à mes yeux, aucun de ces 17 termes ne mérite d'être considéré comme “explétif” en langue – même si ce peut être le cas dans tel ou tel emploi de parole (pour davantage de détails sur leurs sens et fonctions, voir par exemple Denniston 1954).

3.3. Même si l'on n'accepte pas la nature de particules “explétives” des mots en cause, il ne faut pas pour autant exclure qu'ils aient pu être attestés spécialement souvent en poésie. C'est que la *Grammaire* de Denys donne une large place à la poésie: ses sources sont le grec utilisé par “les poètes et les prosateurs” (D. 1.1-2); et deux des six parties de l'art du grammairien (D. 1.4-8) sont spécifiquement consacrées aux textes poétiques: la deuxième est chargée de “l'explication des tropes poétiques présents (dans le texte)”, tandis que la sixième est constituée par “la critique des poèmes – qui est, de toutes les parties de l'art, la plus belle” (D. 1.4-5, 7-8). Sur l'importance d'Homère dans l'oeuvre de Denys, voir d'ailleurs § 5. Il faut donc lui donner un préjugé favorable lorsqu'il porte un jugement sur une matière qu'il est censé connaître spécialement bien. Mais cela fait, il faut, bien entendu, vérifier s'il a raison.

Pour découvrir si les vers ont joué, ou non, un rôle dans l'emploi des particules en cause, il suffit de (mais il faut s'astreindre à) comparer leur fréquences dans des oeuvres en vers ~ en prose. Si Denys a raison, et si ces particules ont réellement été utilisées soit par commodité métrique, soit parce qu'elles étaient stylistiquement ressenties comme poétiques (ce sont ces deux possibilités que je réunis indistinctement sous l'appellation conventionnelle de “raisons «métriques»”), elles doivent nécessairement avoir une fréquence proportionnellement plus grande en vers qu'en prose.

3.4. Dans ce qui suit, j'examinerai des textes en vers de l'époque alexandrine antérieurs d'un siècle à Denys (§ 6). Auparavant, je rappellerai certains résultats de deux articles où j'ai étudié dans le même esprit des oeuvres classiques (§ 4) et épiques (§ 5).

Étant donné que l'examen utilisera des méthodes statistiques, je n'ai retenu, parmi les 15 termes autres que ἄν et κεν (§ 3.2) mentionnés par Denys que ceux dont la fréquence me paraissait suffisamment élevée pour se prêter à un examen de ce type. Il s'agit des huit particules suivantes: ἀν̄, γε, δή, δῆτα, μήν, νυ(ν), οὐν et τοι.

L'examen se fondera sur le comptage des occurrences de chacune des particules retenues et les mettra en rapport avec le nombre de mots des corpus où elles figurent. Pour chaque particule étudiée, on comparera deux couples de données: a) le nombre total de ses occurrences dans un corpus versifié et le total des autres mots de ce corpus; b) les deux totaux correspondants dans un corpus de prose. Ainsi, dans la comparaison de l'emploi de γε dans l'*Oedipe à Colone* de Sophocle et dans le *Banquet* de Xénophon, on confrontera les données suivantes: *OC*: 67 γε ~ 10.311 autres mots; *Banquet*: 75 γε ~ 9.349 autres mots.

L'appréciation du caractère significatif des différences de fréquence observées sera réalisée grâce au test statistique du chi carré ( $\chi^2$ )<sup>5</sup>. Ce dernier présente l'intérêt de fournir un outil parfaitement au point et totalement objectif, permettant de juger si deux fréquences sont, ou pas, significativement différentes. Ce test compare les effectifs observés<sup>6</sup> aux effectifs théoriquement attendus dans l'hypothèse où la répartition des diverses variables serait identique dans chacun des échantillons. Les effectifs théoriques du  $\chi^2$  neutralisent les différences éventuelles de proportions dans les populations observées, de manière à répartir les variables conformément au seul jeu du hasard. Conformément aux usages courants, j'ai retenu 5% comme pourcentage en dessous duquel les différences entre des distributions sont considérées comme statistiquement significatives; les effectifs théoriques doivent évaluer ou dépasser 5. Cette procédure relativement rigoureuse élimine certaines comparaisons où la différence de fréquence est hau-

<sup>5</sup> Sur ce test, voir par exemple Muller 1973, p. 116-127; Woods 1986, p. 132-153. Il est important de savoir que la portée des résultats obtenus varie d'après que le  $\chi^2$  détecte, ou non, une différence significative. Il n'y a démonstration probante que dans la première hypothèse. Si aucune divergence n'est mise en évidence, on a simplement affaire à une *absence de preuve* de différence. En ce cas, il peut n'y avoir réellement aucune différence, mais il pourrait aussi en exister une détectable seulement dans un autre examen (par exemple en cas d'augmentation de la taille de l'échantillon).

<sup>6</sup> Pas leurs pourcentages!

tement significative, mais où les effectifs théoriques sont malheureusement inférieurs à 5 – c’est toutefois le prix à payer pour obtenir des résultats véritablement solides.

Dans ce qui suit, des expressions comme “plus fréquent” et “moins fréquent” seront conventionnellement utilisées pour désigner une fréquence significativement plus (ou moins) élevée d’après le test du  $\chi^2$ .

Sauf indication contraire, la fréquence des particules dans les oeuvres examinées a été calculée sur base du texte du *Thesaurus Linguae Graecae* (ci-dessous: *TLG*) de l’Université de Californie à Irvine. Les citations d’autres auteurs, restitutions et athétèses ont été éliminées de chaque corpus du *TLG*<sup>7</sup>. La recherche des particules et tous les dénombrements ont été effectués avec l’aide du logiciel *Lexis*<sup>8</sup>. Je signalerai explicitement les quelques cas où j’ai pu utiliser des publications me dispensant d’effectuer un comptage personnel.

La particule *toi* pose un problème particulier: étymologiquement, elle provient du datif singulier de  $\sigma\acute{\upsilon}$ , pronom personnel de la 2<sup>e</sup> personne. Or, dans la littérature épique et en dorien, *toi* particule et *toi* pronom coexistent encore. J’ai fait de mon mieux pour distinguer les deux types d’emplois, sans me dissimuler qu’il existe des passages ambigus où il est difficile de trancher en toute certitude. En ce qui concerne  $\alpha\tilde{\nu}$ , je n’ai pas effectué le tri entre ses emplois conjonctifs (“d’autre part”) et adverbiaux (au sens de “à nouveau”) et les ai indistinctement regroupés.

#### 4. *Particules utilisées pour raisons “métriques” selon Denys le Thrace: oeuvres versifiées classiques*

Dans un article antérieur (Duhoux 1997a), j’ai comparé deux oeuvres versifiées de l’époque classique, les *Thesmophories* d’Aristophane<sup>9</sup> (datées de 411), d’une part, et l’*Oedipe à Colone* de Sophocle<sup>10</sup> (représenté en 401), d’autre part, avec trois corpus en prose (de Platon ( $\pm$  429 - 347), l’*Apologie*

<sup>7</sup> Mais pour Polybe, dont le texte présente des caractéristiques particulières à cause des très nombreux fragments livrés par la tradition indirecte, je n’ai pas éliminé les citations.

<sup>8</sup> Ce logiciel a été conçu et réalisé par Richard Goulet (C.N.R.S.). Voir à ce sujet Duhoux 1996.

<sup>9</sup> Édition utilisée par le *TLG*: V. Coulon —M. Van Daele, Paris, 1928 (réimpr. 1967).

<sup>10</sup> Édition utilisée par le *TLG*: A. Dain —P. Mazon, Paris, 1960 (réimpr. 1967).

de Socrate et le *Ménon*<sup>11</sup>, de même que le *Protagoras*<sup>12</sup>; le *Banquet* de Xénophon<sup>13</sup> ( $\pm 428/7 - \pm 354$ ). Le tableau 1 donne les particules plus fréquentes en vers qu'en prose:

1. Particules plus fréquentes en vers qu'en prose:

comparaison d'oeuvres classiques

	Platon, <i>Ménon</i> / <i>Apol. Socrate</i>	Platon <i>Protagoras</i>	Xénophon, <i>Banquet</i>	Fréquence moyenne des particules <sup>14</sup>
<i>Thesmophories</i>	δητα	γε, τοι	δητα, νυ(ν), τοι	2 (6/3)
<i>Oedipe à Colone</i>	δητα, τοι	δητα, μήν, τοι	δητα, τοι	2,33 (7/3)

Si l'on dresse la liste de toutes les particules susceptibles d'être employées plus fréquemment en vers qu'en prose, le résultat paraît à première vue relativement bon, puisqu'il y en a cinq sur les huit examinées dans la liste de Denys: γε, δητα, μήν, νυ(ν), τοι.

En fait, la situation est moins favorable qu'il semble, étant donné qu'il n'existe aucune particule qui soit constamment plus fréquente en vers qu'en prose. On en trouve même trois qui ne sont jamais plus fréquentes en vers qu'en prose (αὖ, δή, οὖν). En réalité, il n'en existe que deux qui soient souvent plus fréquentes en vers qu'en prose: il s'agit de δητα et τοι (cinq fois sur six). Au total, on observe dans chaque comparaison des groupes de une à trois particules plus fréquentes en vers (moyenne de 2 à 2,33 pour l'ensemble).

5. *Particules utilisées pour raisons "métriques" selon Denys le Thrace: Iliade et Odyssée*

Puisque le jugement de Denys le Thrace ne se justifie que très partiellement à l'époque classique, se pourrait-il qu'il soit fondé sur des données

<sup>11</sup> Éditions utilisées par le *TLG*: J. Burnet, Oxford, 1903 (réimpr. 1968), 1900 (réimpr. 1967). Ces deux oeuvres ont été regroupées pour fournir un ensemble incluant des parties dialoguées ou non comme dans les autres corpus.

<sup>12</sup> Édition utilisée par le *TLG*: J. Burnet, Oxford, 1903 (réimpr. 1968).

<sup>13</sup> Édition utilisée par le *TLG*: E. C. Marchant, Oxford, 1921 (réimpr. 1971).

<sup>14</sup> Les données de cette colonne sont à interpréter comme suit: les *Thesmophories* comparées avec les 3 corpus de prose donnent une moyenne de 2 particules (total de 6 particules plus fréquentes en vers divisées par 3 comparaisons).

homériques? Cette hypothèse n'est nullement invraisemblable, étant donné, d'une part, l'extrême importance qu'avait Homère dans la culture grecque ancienne, et, d'autre part, le fait que nous savons, grâce à une série de fragments de ses oeuvres, que Denys le Thrace s'était spécialisé dans la philologie homérique<sup>15</sup>. De plus, sa *Grammaire* elle-même donne une place importante à Homère: l'épopée fait explicitement partie des matières étudiées (ainsi, en D 2.6). On est aussi frappé par les citations homériques que fait Denys (D 6.5, 6.26, 6.28, 6.30, etc.) et par la tonalité épique de bien des exemples (Achille, Nestor, Paris, etc.). Dans une autre étude (Duhoux 1998, §8), j'ai donc confronté l'emploi de nos huit particules dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*<sup>16</sup>, d'une part, et dans les trois corpus classiques en prose déjà utilisés (§ 4; il n'existe en effet pas de textes littéraires en prose contemporains de l'oeuvre homérique). Le tableau 2 donne les particules plus fréquentes en vers qu'en prose:

2. Particules plus fréquentes en vers qu'en prose:  
comparaison d'Homère avec des oeuvres de prose classique

	Platon, <i>Ménon</i> / <i>Apol. Socrate</i>	Platon, <i>Protagoras</i>	Xénophon, <i>Banquet</i>	Fréquence moyenne
Homère	vu(v)	vu(v)	vu(v)	1 (3/3)

Denys a raison en tout et pour tout pour une seule particule: vu(v), qui est attestée plus souvent en vers qu'en prose dans les trois comparaisons. Aucune des sept autres ne l'est jamais. L'interprétation de Denys semble donc encore moins conforme aux usages de l'épopée qu'à ceux des textes classiques.

#### 6. Particules utilisées pour raisons "métriques" selon Denys le Thrace: poésie alexandrine

6.1. Le petit nombre de cas où l'analyse de Denys le Thrace se justifie dans les textes homériques ou classiques montre qu'il pourrait avoir cherché ses références ailleurs. Serait-ce dans la poésie plus proche de son temps? Après tout, ceci n'aurait rien que de naturel. Pour le vérifier, j'ai examiné l'emploi

<sup>15</sup> Lallot 1998, p. 20; Swiggers-Wouters 1998, p. XIV-XV.

<sup>16</sup> Éditions utilisées par le TLG : T. W. Allen pour l'*Illiade* (Oxford, 1931); P. von der Mühl pour l'*Odyssée* (Bâle, 1962).



des huit particules en cause dans trois versificateurs majeurs de l'époque alexandrine: les *Hymnes* de Callimaque<sup>17</sup> ( $\pm 305 - \pm 240$ ); les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes<sup>18</sup> (III<sup>e</sup> s.); enfin, les *Idylles*, *Épigrammes* et la *Syrinx* de Théocrite<sup>19</sup> ( $\pm 300 - \pm 260$ ). J'ai également soumis à cet examen Héronidas (III<sup>e</sup> s.), mais son corpus s'est révélé trop petit pour se prêter à l'examen statistique. Chaque fois, les usages de ces auteurs ont été comparés aux trois corpus classiques en prose déjà examinés (§ 4). Le tableau 3 donne les particules plus fréquentes en vers qu'en prose:

3. Particules plus fréquentes en vers qu'en prose:

comparaison d'oeuvres versifiées hellénistiques ~ de prose classique

	Platon, <i>Ménon</i> / <i>Apol. Socrate</i>	Platon, <i>Protagoras</i>	Xénophon, <i>Banquet</i>	Fréquence moyenne
Callimaque				0 (0/3)
Apollonius	νυ(ν)	νυ(ν)	νυ(ν)	1 (3/3)
Théocrite	μήν, τοι	μήν		1 (3/3)

L'examen révèle que, dans les oeuvres de poésie hellénistique:

- 1) Il n'y a que trois particules pouvant avoir une fréquence plus grande dans une oeuvre poétique: μήν, νυ(ν), τοι. Ces trois particules sont attestées 6 fois en 9 comparaisons (moyenne de 0 à 1 pour l'ensemble). Observer que l'emploi de νυ(ν) dans l'épopée hellénistique est rigoureusement symétrique à celui de l'oeuvre homérique (§ 5).
- 2) Il n'arrive jamais qu'une particule soit significativement plus fréquente en poésie dans toutes les comparaisons ni même dans la majorité d'entre elles.
- 3) Par contre, il existe cinq particules qui n'ont jamais de fréquence plus grande en vers: αῶ, γε, δή, δῆτα et οὔν.
- 4) Il existe au maximum deux particules à fréquence plus grande dans une oeuvre poétique donnée (Théocrite comparé à Platon, *Ménon/Apol. Socrate*).

6.2. Ces résultats sont du même ordre (décevant) que ceux de l'examen homérique (§ 5), et nettement moins bons que ceux des textes versifiés classiques (§ 4). On peut se donc demander dans quelle mesure le tableau ne

<sup>17</sup> Édition utilisée par le *TLG*: R. Pfeiffer, Oxford, 1953.

<sup>18</sup> Édition utilisée par le *TLG*: H. Fraenkel, Oxford, 1961 et 1970.

<sup>19</sup> Édition utilisée par le *TLG*: A. S. F. Gow, Cambridge, 1952.

changerait pas si l'on confrontait les poésies hellénistiques avec de la prose elle aussi postclassique. En fait, le seul corpus de taille suffisante et strictement contemporain de Denys est celui des *Histoires* de Polybe<sup>20</sup> ( $\pm 208 - \pm 126$ ). Pour élargir l'échantillon, j'y ai ajouté un auteur préhellénistique, Aristote (384 - 322) – texte choisi: *Physique*<sup>21</sup>. J'ai trouvé intéressant d'y joindre un écrivain largement postérieur à Denys, Appien<sup>22</sup> (deuxième siècle après J.-C.). Bien entendu, Appien était nécessairement inconnu de l'auteur de la *Grammaire*, mais ses usages peuvent nous éclairer sur l'évolution de la prose grecque dans les premiers siècles de notre ère. Le tableau 4 donne les particules plus fréquentes en vers qu'en prose:

4. Particules plus fréquentes en vers qu'en prose:

comparaison d'oeuvres versifiées hellénistiques ~ de prose postclassique

	Aristote, <i>Physique</i>	Polybe	Appien	Fréquence moyenne
Callimaque		δη		0,33 (1/3)
Apollonius	αῶ, δη, υ(v)	γε, δη	αῶ, γε, δη, υ(v)	3 (9/3)
Théocrite	μήν	γε, δη, μήν	γε, μήν	2 (6/3)

Cette comparaison donne des résultats à nuancer. Pour Théocrite et Callimaque, il y a progrès par rapport à l'examen précédent, mais il est limité: trois particules différentes (γε, δη, μήν) constituent des groupes de un à trois éléments plus fréquents en vers. La moyenne des particules pour l'ensemble de ces comparaisons va de 0,33 à 2.

Apollonius de Rhodes donne un résultat nettement meilleur: quatre particules différentes (αῶ, γε, δη, υ[v]) fournissent des groupes de deux à quatre éléments plus fréquents en vers. Au total, on a 9 emplois susceptibles d'être justifiés par des raisons «métriques» (moyenne de 3 particules pour l'ensemble des comparaisons). Ici, enfin, on a le sentiment que Denys nous livre une opinion qui ne déforme pas trop la réalité qu'il prétend décrire. C'est, en tout cas, le total le plus élevé obtenu jusqu'ici.

Il reste maintenant à établir si la fréquence plus élevée de certaines particules dans des textes en vers reflète bien un usage «métrique». C'est ce qui va être fait au §7.

<sup>20</sup> Édition utilisée par le *TLG*: T. Büttner-Wobst, Leipzig, 1889-1905.

<sup>21</sup> Relevé effectué d'après Colin 1993.

<sup>22</sup> Relevé effectué d'après Famerie 1993.

7. *Que signifie la fréquence plus élevée de certaines particules dans des textes versifiés?*

Nous avons, jusqu'ici, cherché à établir si certaines des huit particules examinées étaient plus fréquentes en vers qu'en prose grecque, et lesquelles. On a vu que leur éventail est éminemment variable d'après les comparaisons. Toutefois, sept particules peuvent être plus fréquentes en vers qu'en prose, ce qui est un bon point pour Denys.

Il convient désormais de dégager la signification des données ainsi réunies: les particules susceptibles d'être plus fréquentes dans des textes versifiés reflètent-elles réellement un emploi «métrique» (§ 3.3) ? Ceci ne pourrait être admis que s'il n'arrivait jamais qu'elles puissent être plus fréquentes en prose qu'en vers. C'est à établir ce point que vont être consacrés les examens suivants (tableaux 5-6).

5. Particules plus fréquentes en prose qu'en vers:

comparaison d'œuvres versifiées de toutes époques ~ de prose classique

	Platon, <i>Ménon</i> / <i>Apol. Socrate</i>	Platon, <i>Protagoras</i>	Xénophon, <i>Banquet</i>	Fréquence moyenne
Homère	γε, δή, μήν, οὖν	αὖ, οὖν	γε, οὖν	2,66 (8/3)
<i>Thesmophories</i>	δή, οὖν	δή, οὖν	δή, μήν	2 (6/3)
<i>Oedipe à Colone</i>	γε, δή, οὖν	αὖ, δή, οὖν	δή, μήν, οὖν	3 (9/3)
Callimaque	γε, δή, οὖν	αὖ, γε, δή, οὖν	γε, δή, μήν, οὖν	3,66 (11/3)
Apollonius	γε, δή, οὖν	αὖ, γε, οὖν	γε, μήν, οὖν	3 (9/3)
Théocrite	αὖ, γε, δή, οὖν	αὖ, γε, δή, οὖν	αὖ, γε, δή, μήν, οὖν	4,33 (13/3)

6. Particules plus fréquentes en prose qu'en vers:

comparaison d'œuvres versifiées hellénistiques ~ de prose postclassique

	Aristote, <i>Physique</i>	Polybe	Appien	Fréquence moyenne
Callimaque	δή, μήν, οὖν	μήν, οὖν	οὖν	2 (6/3)
Apollonius	μήν, οὖν	μήν, οὖν	οὖν	1,66 (5/3)
Théocrite	δή, οὖν	οὖν	δή, οὖν	1,66 (5/3)

La première observation qui s'impose, c'est que le nombre de particules plus fréquentes en prose qu'en vers est loin d'être négligeable. Sur les 27

comparaisons effectuées, il y a 72 emplois plus fréquents en prose<sup>23</sup>, contre seulement 38 plus fréquents en vers<sup>24</sup>. La différence entre ces deux totaux est significative.

Certaines comparaisons donnent des résultats exceptionnels. Dans le tableau 5, on a des moyennes de 3, 3,66 et même 4,33 particules plus fréquentes en prose, ce qui rejoint ou dépasse la moyenne de 3 atteinte une seule et unique fois pour les particules plus fréquentes en vers (tableau 4).

Ensuite, une particule, οὐν, n'est jamais plus fréquente en vers qu'en prose, mais est presque toujours plus fréquente en prose qu'en vers (26 fois sur 27).

De plus, quatre particules sur huit peuvent être plus fréquentes tantôt, en vers, tantôt, en prose. Il s'agit de αὖ, γε, δή et μήν. Pour ces dernières, nous pouvons conclure sans aucun doute qu'un facteur «métrique» est à exclure: ce sont nécessairement des préférences individuelles d'auteurs qui sont responsables de leurs emplois particuliers.

L'emploi de αὖ, γε, δή, μήν et οὐν n'est donc pas influencé par des raisons «métriques». Il existe toutefois trois particules qui ne sont jamais plus fréquentes en prose qu'en vers: δῆτα, νυ(v), τοι. Pour elles, il semble donc qu'un facteur «métrique» ait réellement joué. Même ici, toutefois, des correctifs devraient être ajoutés d'après les auteurs ou les contextes. Deniston 1954, p. 269, 538 note que δῆτα est absent de l'épopée et des poètes lyriques, et que τοι est de loin moins fréquent dans les parties lyriques de la tragédie que dans les parties iambiques.

#### 8. Homère comparé aux prosateurs postclassiques

Il me semble intéressant de revenir sur une caractéristique de l'oeuvre d'Apollonius de Rhodes : elle n'est pas spécialement conforme à l'usage décrit par la *Grammaire* lorsqu'elle est confrontée à de la prose classique (tableau 3). Par contre, elle s'en rapproche bien davantage si on la compare à de la prose postclassique (tableau 4). Ceci suggère que Denys pourrait avoir eu, comme référence de prose, non pas tant les auteurs classiques que leurs successeurs.

<sup>23</sup> Moyenne de 2,66 particules par comparaison.

<sup>24</sup> Moyenne de 1,40 particules par comparaison.

Cette hypothèse trouve une confirmation éclatante si l'on confronte les textes homériques à des prosateurs postclassiques, comme le montre le tableau 7 :

## 7. Particules plus fréquentes en vers qu'en prose:

comparaison d'Homère avec des oeuvres de prose postclassique

	Aristote, <i>Physique</i>	Polybe	Appien	Fréquence moyenne
Homère	αὖ, γε, δῆ, νυ(ν), τοι	αὖ, γε, δῆ, νυ(ν), τοι	αὖ, γε, δῆ, νυ(ν), τοι	5 (15/3)

Les résultats dépassent ceux, pourtant les meilleurs jusqu'ici, d'Apollo-nius de Rhodes (tableau 4: moyenne de trois particules), puisque l'on a cinq particules plus fréquentes en vers qu'en prose, et que toutes sont constantes.

Se pourrait-il que le même phénomène ait eu lieu pour les oeuvres versifiées classiques ? Le tableau 8 montre ce qu'il en est :

## 8. Particules plus fréquentes en vers qu'en prose:

comparaison d'oeuvres versifiées classiques ~ de prose postclassique

	Aristote, <i>Physique</i>	Polybe	Appien	Fréquence moyenne
<i>Thesmophories</i>	γε	γε, δῆ, οὖν	οὖν	1,66 (5/3)
<i>Oedipe à Colone</i>	γε	γε, δῆ	γε	1,33 (4/3)

Les résultats sont manifestement décevants: ils sont non seulement moins bons que ceux d'Homère au tableau 7, mais même que ceux obtenus lors de la comparaison de ces mêmes oeuvres versifiées avec de la prose classique (tableau 1).

Qu'en est-il, maintenant, des particules plus fréquentes en prose qu'en vers? Le tableau 9 donne la réponse à cette question(et confirme le caractère fondamentalement prosaïque de οὖν):

## 9. Particules plus fréquentes en prose qu'en vers:

comparaison d'Homère ainsi que d'oeuvres versifiées classiques ~ d'oeuvres de prose postclassique

	Aristote, <i>Physique</i>	Polybe	Appien	Fréquence moyenne
Homère	μήν, οὖν	μήν, οὖν	οὖν	1,66 (5/3)
<i>Thesmophories</i>				0 (0/3)
<i>Oedipe à Colone</i>	δῆ, οὖν	οὖν	δῆ	1,33 (4/3)

Rappelons enfin que, même si le résultat de la comparaison d'Homère avec des oeuvres de prose postclassique (tableau 7) est impressionnant, avec ses cinq particules constamment plus fréquentes en vers qu'en prose (αὖ, γε, δῆ, νυ[v], τοι), il faut se souvenir que trois d'entre elles peuvent être plus fréquentes en prose qu'en vers dans d'autres oeuvres (αὖ, γε, δῆ: § 7). Dans cette comparaison, il n'y a donc que deux particules sur huit (νυ[v], τοι) qui sont véritablement plus fréquentes en poésie qu'en prose.

### 9. Conclusion

9.1. Commençons par les points négatifs. D'abord, le jugement de Denys sur les particules à usage «métrique» n'est pas acceptable dans l'absolu: il ne recoupe pas les usages de la poésie ~ prose grecque à toutes les époques du premier millénaire avant notre ère.

Ensuite, quatre particules (sur huit...: αὖ, γε, δῆ, μήν) sont susceptibles, d'après les comparaisons, d'être utilisées plus souvent tantôt, en prose qu'en vers, tantôt, en vers qu'en prose. Ceci indique qu'il s'agit d'emplois liés non pas au mètre, mais aux préférences personnelles des auteurs. On rejoint ainsi une des grandes leçons de l'emploi des particules à l'époque classique, à savoir que chaque écrivain est susceptible d'utiliser à sa manière les ressources en particules que lui fournit la langue de son temps (Duhoux 1997a, §4; 1997b, §6.4-5).

Il y a pire: οὖν fournit un contre-exemple exceptionnel à la *Grammaire*, car il est presque toujours plus fréquent en prose qu'en vers (dans 26 comparaisons sur 27: tableaux 5-6<sup>25</sup>).

À la décharge de Denys, on dira qu'il ne bénéficiait pas, lui, des services d'un ordinateur... — les seuls comptages de fréquence lexicale grecque dont j'aie connaissance au premier millénaire avant notre ère sont ceux des ἅπαξ λεγόμενα, termes attestés seulement une fois dans un corpus donné.

9.2. L'enquête a toutefois livré des points positifs: il existe effectivement trois particules susceptibles d'être plus fréquentes en vers

<sup>25</sup> Les deux seuls cas où οὖν est plus fréquent en vers qu'en prose s'observent dans les comparaisons, curieuses, d'un point de vue diachronique, entre Aristophane, d'une part, et, d'autre part, Appien ainsi que Polybe (tableau 8)...

qu'en prose (δῆτα, νυ[v], τοι). Pour elles, il semble bien que Denys ait vu juste et qu'un facteur «métrique» (§ 3.3) ait réellement pu jouer.

Enfin, le nombre de particules plus fréquentes en vers est le plus élevé dans les comparaisons entre les épopées (hellénistique mais surtout homérique) et la prose postclassique. Cette caractéristique est intéressante, car elle permet de juger de la compétence effective de Denys. Si l'on admet, en effet, par hypothèse, que les résultats les plus conformes à la doctrine de la *Grammaire* reflètent les connaissances de son auteur, on peut tirer les leçons suivantes : il se confirme que Denys est bien le spécialiste d'Homère qu'il semble (§ 5); mais (et ceci est inattendu) pour ce qui est de la prose, il prenait davantage en compte l'époque postclassique que classique. L'auteur présumé de la première grammaire grecque connue était donc aussi, linguistiquement, un homme de son temps<sup>26</sup>.

#### ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- Adrados, F. R., 1992 : *Nueva sintaxis del griego antiguo*, Madrid.
- Colin, B., 1993 : *Aristote, Physica. Index verborum. Listes de Fréquence*, Liège.
- D. = Denys le Thrace, *Grammaire* (d'après l'édition de G. Uhlig reproduite par Lallot 1998).
- Denniston, J. D., 1954<sup>2</sup> : *The Greek Particles*, Oxford.
- Duhoux, Y., 1996 : «Un indexeur/concordanceur automatique de textes grecs et latins: *Lexis*», *Syntaktika* 11, p. 1-17.
- \_\_\_ 1997a: «Quelques idées reçues, et néanmoins fausses, sur les particules grecques», *L'Antiquité Classique* 66, pp. 281-288.
- \_\_\_ 1997b: «Grec écrit et grec parlé: une étude contrastive des particules aux Ve-IVe s.» *New Approaches to Greek particles* (A. Rijksbaron, éd.), Amsterdam, pp. 15-48.

<sup>26</sup> Cet article constitue le développement d'une communication présentée à la *IV<sup>th</sup> International Conference on Greek Linguistics* (Nicosie, Chypre, septembre 1999).

- \_\_\_ 1998 : «Les particules grecques: les situations homérique et mycénienne» Y. Duhoux (éd.), *Langue et langues. Hommage à Albert Maniet*, Louvain-la-Neuve, pp. 13-42.
- \_\_\_ 2000<sup>2</sup> : *Le verbe grec ancien. Éléments de morphologie et de syntaxe historiques*, Louvain-la-Neuve, (à l'impression).
- Famerie, E., 1993 : *Concordance d'Appien*, Hildesheim – Zurich – New York.
- Lallot, J., 1998<sup>2</sup> : *La grammaire de Denys le Thrace*, Paris.
- Muller, Ch., 1973 : *Initiation aux méthodes de la statistique linguistique*, Paris.
- Redondo Moyano, E., 1993 : «El repertorio de las partículas en griego antiguo», *Veleia* 10, pp. 221-226.
- Ruijgh, C. J., 1971 : *Autour du "te épique". Études sur la syntaxe grecque*, Amsterdam.
- Swiggers, P. - Wouters, A., 1995 : «Techne et empeiria : la dynamique de la grammaire grecque dans l'antiquité à la lumière des papyrus grammaticaux», *Lalies* 15, pp. 83-101.
- \_\_\_ 1998 : *De Téchnē Grammatiké van Dionysius Thrax: de oudste spraakkunst van het Westen*, Louvain — Paris.
- TLG = *Thesaurus Linguae Graecae* (§ 3.4).
- Woods, A., et alii, 1986 : *Statistics in Language Studies*, Cambridge.